
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63222

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

personnelle et de remplir avec succès la mission politique qui leur avait été confiée auprès d'un autre prince. Mais l'ouvrage donne également bien d'autres renseignements, sur le défraiement des ambassadeurs, les langues employées ou encore la pratique des cadeaux, pour ne citer que quelques têtes de chapitres. Cet intérêt premier de la thèse d'Arnd Reitemeier ne doit malgré tout pas faire oublier ce qu'il apporte sur les relations politiques à proprement parler entre les royaumes d'Angleterre et d'Allemagne à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle. Il a choisi de traiter trois »cas« en détail; d'abord le mariage entre Richard II et Anne de Bohême; puis celui entre Blanche, fille du nouveau roi d'Angleterre, le Lancastre Henri IV, et Louis, fils du comte palatin Robert devenu roi des Romains en 1400 à la suite de la déposition de Wenceslas; enfin il retrace les relations nouées par Sigismond avec la cour royale d'Angleterre dans le cadre de son intense activité diplomatique des années 1410; celle-ci est d'abord placée sous le signe d'une médiation entre les souverains chrétiens devant permettre la réussite du concile de Constance puis elle évolue vers une prise de parti pour le roi d'Angleterre telle qu'elle est finalement consacrée par le traité de Cantorbéry scellé par Sigismond et Henri V le 15 août 1416.

Au-delà de la reconstitution minutieuse de la chronologie et de l'activité des ambassades anglaises et bohémo-allemandes ou allemandes qui se succèdent à un rythme soutenu, cette reconstitution de la pratique diplomatique concrète révèle à quel point les relations entre deux royaumes restent des relations entre deux maisons princières; le rôle des mariages étant de créer entre celles-ci ce lien d'amour entre parents sans lequel aucune alliance politique – même si elle est clairement distinguée d'un traité de mariage – ne peut être vraiment solide. Mais les limites de cette stratégie apparaissent également nettement. Cela tient d'abord au fait que les deux royaumes étaient des ensembles politiques fort dissemblables, ce que la partie anglaise ne semble avoir perçu que partiellement; mais cela s'explique aussi par le fait que les deux parties n'avaient pas exactement ni les mêmes intérêts ni les mêmes conceptions: si le roi d'Angleterre souhaitait absolument »impliquer« le souverain du royaume des Romains dans une active prise de position en sa faveur et contre son »adversaire de France« (qu'il aurait peut-être fallu mieux distinguer de »la France«), son partenaire le roi des Romains, Wenceslas très clairement, mais également Robert du Palatinat et Sigismond, ne l'ont pas véritablement souhaité, à supposer qu'ils en aient eu les moyens. L'intervention effective de Sigismond promise dans le traité de Cantorbéry restera lettre morte et seul le comte palatin Louis, le duc »rouge« des sources françaises, ancien beau-frère d'Henri V, participera pendant quelques mois à une campagne militaire d'Henri V en France. Le saint Empire pouvait difficilement être cette »alliance de revers« à laquelle les souverains anglais d'Edouard I^{er} à Henri V ont rêvé. Nous sommes à une époque où la diplomatie européenne, hésitant entre relations »privées« nouées par des maisons princières et alliances d'états, se cherche difficilement une voie; ce livre fournit un bon éclairage sur ces tâtonnements.

Jean-Marie MOEGLIN, Paris

Gottfried KERSCHER, *Architektur als Repräsentation. Spätmittelalterliche Palastbaukunst zwischen Pracht und zeremoniellen Voraussetzungen: Avignon – Mallorca – Kirchenstaat*, Tübingen, Berlin (Wasmuth) 2000, 535 p.

Un an après la parution de l'excellente synthèse sur le Palais des Papes d'Avignon par son conservateur Dominique Vingtain, Gottfried Kerschler consacre un gros volume, pourvu de nombreuses notes, plans et illustrations, à une réflexion philosophique sur l'art de construction des palais du bas Moyen Âge, en partant d'une nouvelle lecture de celui d'Avignon, en en scrutant la genèse et en étudiant ensuite quelques édifices qu'il a pu inspirer. Dans la ligne des études pionnières du professeur Schimmelpfennig, il donne une grande importance au cérémonial, qui a peu à peu façonné ou modifié les projets architectu-

raux et l'idée qu'il poursuit est d'en rechercher les sources dans la péninsule hispanique et plus précisément dans le royaume de Majorque et à travers celui-ci d'en remonter éventuellement à des inspirations islamiques; à son tour le palais pontifical d'Avignon servira de modèle aux résidences cardinalices ou pontificales italiennes lors du retour des papes dans la péninsule. Reprenant minutieusement les étapes de l'élaboration de ces palais, il se penche sur les principes qui ont présidé à leur constitution et notamment l'organisation de l'espace avec les rapports complexes qui ont influencé réciproquement le cérémonial et l'architecture. Privés du siège traditionnel de la papauté, les souverains pontifes ont en effet tout en affirmant leur attachement à la Ville éternelle, ressenti le besoin de forger une nouvelle image du pouvoir pontifical, d'une »nouvelle Rome«, en particulier à travers l'élaboration d'un palais, d'un cérémonial, d'une vie de cour et d'un rayonnement artistique; elle ne rompt pas complètement avec l'ancienne que l'on tient à rappeler mais elle se transforme (»ubi papa, ibi Roma«).

L'installation de la papauté à Avignon, pour un séjour que l'on croyait d'abord provisoire, est sans doute due au fait que Jean XXII avait été évêque de cette ville et qu'il en connaissait fort bien les ressources. Il s'appropriera le palais épiscopal qui conservera cependant son nom durant tout le pontificat; comme le souligne G. Kerscher, ce palais n'était en réalité qu'un agrégat de bâtiments hétérogènes et fut alors l'objet de travaux d'aménagements et d'agrandissements que l'auteur étudie en détail en se référant aux sources manuscrites – les comptes de dépenses pontificales conservés aux archives vaticanes; cependant simultanément – et beaucoup plus que G. Kerscher ne le laisse entendre – des travaux de construction étaient également entrepris dans les premières années du pontificat dans d'autres palais épiscopaux des environs d'Avignon (Pont-de-Sorgues et Châteauneuf, secondairement Bédarrides et Noves).

Deux plans successifs, reconstitués par G. Kerscher, donnent une représentation extrêmement fouillée de la répartition des bâtiments anciens, rénovés ou purement et simplement construits. Jean XXII annexe l'église voisine et paroissiale de Saint-Etienne dont il fait en la remaniant et en l'embellissant sa chapelle, déjà divisée en deux étages, comme le sera plus tard la chapelle reconstruite par Benoît XII. L'A. insiste beaucoup, comme il le fera dans tout son ouvrage, sur les liaisons, par l'intermédiaire de »ponts« ou de couloirs, avec les bâtiments avoisinants (tour de Trouillas où logera un cardinal-neveu, Arnaud de Via, et constructions hébergeant deux petits-neveux laïcs de Jean XXII à l'est, chambre du pape à l'ouest); il cite plusieurs exemples de vestiges ou portes murées reconnues sur le terrain qui semblent y correspondre, une question difficile à résoudre, qui demanderait des études plus approfondies *in situ* et des analyses comme celles qui ont été réalisées récemment pour la Tour Saint-Laurent.

À la différence du professeur Schimmelpfennig, G. Kerscher place l'appartement du pape dans ce qu'il nomme la »tour-donjon« qui correspondrait à l'ancien palais épiscopal, divisé au moins en deux étages et relié lui aussi avec les édifices proches (cathédrale, consistoire) par des passages ou des ponts. Il comprenait avec la »camera pape« deux »studia« l'un au-dessus de l'autre, une garde-robe et le *tinellum magnum*. Mais l'une des plus belles réalisations de Jean XXII selon l'A. fut une grande terrasse de quatre arcs reposant sur six piliers, située dans le *pratum palatii* et très probablement voisine du »donjon«, dont le prix-fait donné dès le 8 mars 1317 aux lapicides Jean Folcoaud et Pierre Audebert (aujourd'hui Arch. vat., Instr. miscell. 599) contient une description précise de la construction à effectuer.

La localisation des différentes parties du palais n'est pas très aisée à déterminer. K. pense que l'ancienne habitation des doyens (au nord-est, où l'on constate encore parfois la présence de pierres très différentes de celles employées sous Benoît XII) était occupée par deux consistoires, l'un secret et l'autre public. Dans l'aumônerie (aile méridionale) avaient été installés le trésorier et le camérier avec le trésor pontifical. Par ailleurs Jean XXII fit élever successivement deux bâtiments d'audience, non attenants aux constructions existantes, mais

sans doute reliés à elles par un cancel. Comme le dit G. Kersch, le palais de Jean XXII était plus qu'un palais provisoire, il possédait tout ce qu'un palais du pape pouvait présenter en ce temps et était caractérisé par un appartement entier développé qui était relié avec les chambres de cérémonie (réceptions, conseil).

L'élaboration d'un nouveau palais par Benoît XII à la suite de la décision prise par le pape de demeurer à Avignon, représente une nouvelle conception de la répartition de l'espace et du cérémonial. L'accroissement du personnel exigeait une augmentation des dimensions des bâtiments et le développement du cérémonial, de nouvelles structures qui furent probablement organisées dans un projet d'ensemble. Des restes du palais de Jean XXII, sans doute plus importants qu'on ne le croît, furent incorporés dans ce nouvel édifice qui changea cependant radicalement de caractère. Après la construction de la chapelle à une extrémité et d'une tour destinée à abriter le pape à l'autre extrémité, l'on créait une seconde cour non encore entourée de bâtiments et l'on doublait l'aile des bâtiments reliant la tour au vieux palais de Jean XXII; mais surtout apparaissait la notion d'appartement privé où le pape pouvait se retirer, opposé aux pièces où le public était admis. La *camera pape* accompagnée de son *studium*, devenait le point le plus important du palais mais peu de personnes y avaient accès; à côté les pièces intermédiaires (le petit tinel, la *camera paramenti*) jouaient en quelque sorte le rôle de »tampon«, d'antichambre; le pape prenait ordinairement ses repas dans le petit tinel, généralement seul mais parfois avec quelques invités; à travers une fenêtre il pouvait dispenser sa bénédiction; dans la *camera paramenti* se déroulaient des audiences privées, parfois des festins pour les prélats et les membres de la cour; ce n'est qu'au-delà qu'on accédait à la partie véritablement publique telle que le grand tinel ou à l'étage inférieur, le consistoire, tandis que de larges galeries disposées en forme de cloître permettaient aux processions de se rendre à la chapelle. Les liaisons verticales assurées généralement par des escaliers de pierre furent multipliées. En même temps le palais fut barricadé vis-à-vis de l'extérieur même si de temps à autre le peuple y était admis les jours de fêtes.

Ce palais sembla cependant trop exigü à Clément VI, successeur de Benoît (les fêtes de son couronnement durent se dérouler à l'extérieur, chez les Frères Prêcheurs). De nouveaux bâtiments s'élevèrent autour de la cour du sud. Après la construction au sud-est de la tour de la garde-robe dont l'étage correspondant à la chambre du pape accueillit un autre lieu d'étude et de repos (dénommé par la suite »chambre du Cerf«) au-dessus duquel se trouvait la chapelle Saint-Michel, le côté sud reçut la nouvelle grande audience surmontée par la grande chapelle qui fut dédiée à saint Pierre; à celle-ci l'on accédait de la cour par un grand et majestueux escalier sur lequel G. K. insiste beaucoup car il est un des éléments importants du nouveau cérémonial; il permet en effet de se rendre à la nouvelle chapelle en passant par la loggia d'où le pape donne par la fenêtre de l'indulgence sa bénédiction au peuple rassemblé dans la cour (et non plus à l'extérieur du palais comme cela se pratiquait à Rome); ce large escalier, aux marches peu élevées, constitué par deux volées à 180° séparées par un palier, était une innovation qui acquit bientôt une certaine célébrité. Le troisième côté, l'aile des grands dignitaires, accueillit au rez-de-chaussée l'audience des contredites et la nouvelle grande entrée du palais dite des Champeaux, à l'étage l'appartement du camérier surmonté de la tour de la Gâche et celui du trésorier qui quittèrent le voisinage immédiat du pape.

G. K. passe plus rapidement sur les travaux des pontificats suivants qui consistent surtout en achèvement des ouvrages en cours tels la grande chapelle, n'insistant que sur les innovations: sous Innocent VI le »pont« qui permettait au pape de se rendre directement de sa chambre à la grande chapelle, dans lequel l'auteur verrait volontiers un élément du cérémonial (mais n'était-ce pas aussi une conséquence de l'état de santé d'Innocent VI qui marchait difficilement?), l'élégante galerie dite du conclave par laquelle les dignitaires et les cardinaux pouvaient aller à la grande chapelle sans passer par la cour, une tour et un arc-boutant monumental destinés à contrebuter la poussée des voûtes de la chapelle et l'utilisation pour des cérémonies de la grande salle rectangulaire placée au-dessus de la sacristie et du grand esca-

lier, le «grand promenoir». Urbain V pour sa part, avant son départ pour l'Italie, fit construire dans les jardins une grande galerie à laquelle on donna le nom de «Roma».

G. Kerscher revient ensuite sur l'importance du cérémonial qui a présidé à la construction des nouveaux bâtiments, telle la fenêtre de l'indulgence. Mais d'abord essentiellement liturgique, le cérémonial a pris un caractère plus profane où s'exprime le caractère hiérarchique de la cour (ainsi dans la disposition des hôtes lors d'un festin); ces nouvelles règles furent codifiées et mises par écrit mais aucune des compilations conservées n'est complète. Devant l'augmentation du personnel, l'afflux des visiteurs et des solliciteurs [on ne sait malheureusement rien du lieu où ces derniers défilaient pour présenter leurs suppliques qui sont dites expressément signées par le pape mais peut-être remises à lui par le référendaire], est apparue une nouvelle organisation de l'espace strictement hiérarchisée: ainsi dès Benoît XII, le pape se rend en procession de sa chambre à la chapelle en empruntant les galeries et en passant par la sacristie mais d'autres cheminements sont prévus pour les familiers par un couloir provenant de l'aile qui leur est réservée et d'autres personnes arrivent par l'escalier qui montait de la cour; de même dans la chapelle de Clément VI les dignitaires retrouvent au niveau de la loggia les hôtes venus par la cour et l'escalier tandis que le pape vient directement dans la chapelle de ses appartements par la sacristie. Dans la décoration, à côté des thèmes religieux, apparaît l'élément profane (la chasse notamment) dont G. K. croit trouver l'origine en Espagne et qui était déjà apparu à Avignon dans la décoration de livrées cardinales (livrée du cardinal Gailhard de la Motte, que l'A. traite bien à tort d'espagnol alors qu'il était petit-neveu du pape Clément VI!). Mais si G. K. s'intéresse aux vestiges de quelques livrées (peintures), des investigations complémentaires (d'après les textes publiés par P. Pansier notamment) auraient peut-être permis de souligner quelques ressemblances entre les demeures urbaines élevées par les cardinaux et le palais pontifical. Par contre G. K. est bien conscient que les résidences cardinales d'été aux environs d'Avignon sont devenues des «petits palais avignonnais» où le pape s'arrête parfois (cf. le récit trop connu des réceptions chez les cardinaux Annibal Ceccano et Pedro Gomez, le «cardinal d'Espagne», en 1343) et où il trouve un aménagement conforme à celui du palais pontifical même si la disposition de l'espace est un peu autre.

Après Avignon, G. K. étudie minutieusement trois palais majorquins: celui de Perpignan, l'Almudaina et le Castillo de Bellver à Majorque, ce dernier qui diffère sensiblement des autres, surtout afin de démontrer l'habileté de ses architectes; il indique des concordances entre les deux premiers: entrée dans la chapelle inférieure centrale, double chapelle, partage en deux cours, passages distincts pour les serviteurs, plus étroits et plus petits, et les officiels, plus larges et représentatifs, loggia supérieure du côté de l'entrée, couverte; comportant des appartements de quatre pièces pour le roi et la reine. Mais surtout il souligne l'importance des *Leges Palatine* majorquines qui seraient le premier cérémonial de cour apparu en Occident, éditées vers 1330 mais déjà utilisées auparavant; elles décrivaient ce que le roi faisait mais aussi où et comment les actions se déroulaient. Il y a, selon lui, une grande vraisemblance pour que le palais et le cérémonial majorquins aient influencé l'architecture pontificale et son organisation de l'espace notamment avec le caractère privé de l'appartement, la loggia d'où l'on domine la foule, l'installation des écuyers – qui à Majorque jouent un rôle important – auprès du pape sous Innocent VI à l'endroit où habitait précédemment le camérier.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude d'après les bâtiments subsistants (Spolète), d'après des descriptions anciennes ou des reconstitutions lorsqu'ils ont disparu ou encore ont été sensiblement modifiés ultérieurement (Viterbe), d'édifices situés dans le Patrimoine de Saint-Pierre, construits ou reconstruits à partir de *rocche* (Ancône, Montefiascone); ces bâtiments cumulaient l'aspect de forteresse et de résidence, évoluant de l'un vers l'autre sous la pression des événements (pour Montefiascone, le retour d'Urbain V en Italie); plusieurs par la suite reçurent effectivement la dénomination de «palais pontifical» lorsqu'ils furent occupés par les papes italiens du schisme et du XV^e siècle. G. K. recherche les

influences qui ont pu inspirer leur conception, à partir du palais d'Avignon mais également directement de l'Espagne et même d'une tradition islamique (jardins d'Ancône). Dans tous les exemples cités, l'on retrouve la personne du cardinal légat Alborno, grand connaisseur de l'Espagne et aussi du palais d'Avignon, qui commença par accentuer le caractère défensif de ces châteaux dans un pays qui venait d'être reconquis mais se soucia également d'y assurer des logements susceptibles d'héberger éventuellement la cour (Spolète); G. K. suggère qu'à la fin des années 50 Alborno songeait alors au trône pontifical; déçu dans ses espérances, il se reporta sur la fondation d'un collège pour les étudiants espagnols à Bologne, voisin du palais de son rival et successeur Androin de la Roche, complètement différent certes des palais-forteres, dont il laissa dans son testament la description détaillée de ce qu'il devait être. Les directives données par Alborno tant pour Spolète que Bologne furent en quelque sorte retraduites par des architectes italiens (Gattapone) qui n'avaient guère de connaissances des modèles envisagés mais surent réaliser un nouveau type de palais italien.

La fin du volume est occupée par une abondante bibliographie, le texte de la réception de Clément VI à Gentilly et Montfavet par les cardinaux Pedro Gomez et Annibal Ceccano en 1343 (dont un commentaire a déjà été donné dans le corps du livre), et divers appendices: une liste très utile des restaurations effectuées au palais d'Avignon de 1802 à 1953, des descriptions anciennes des châteaux de Castillo de Bellver et d'Ancône, le projet de construction du collège d'Espagne à Bologne, un commentaire des textes des cérémoniaux et enfin un glossaire que l'on aurait souhaité plus étendu.

Cet ouvrage apporte une importante et intéressante contribution à l'art des palais; certaines de ses conclusions toutefois ne peuvent être acceptées qu'avec prudence et sous réserve des résultats des études sur les palais européens qui sont en cours: (cf. à ce sujet le congrès tenu au Mans en 1999); des investigations plus complètes seraient nécessaires avant de parvenir à une synthèse, ainsi par exemple les »grandes arcades« que G. Kerscher retrouve en Espagne figurent aussi au château de Bouville dans la région parisienne qui serait antérieur au palais avignonnais. En dépit de ressemblances notamment avec Perpignan (cf. H. Pradalié, Les rapports entre l'architecture civile et religieuse d'Avignon et celle du Languedoc occidental, dans: Cahiers de Fanjeaux 26, 1991, p. 400), l'hypothèse de l'inspiration majorquine qui aurait présidé à la conception du palais des papes reste sujette à caution; et tout d'abord, même en l'existence de relations bonnes et nombreuses mais nullement privilégiées entre les cours d'Avignon et de Majorque, comment se serait-elle transmise? Les papes pouvaient-ils avoir une connaissance précise des palais et du cérémonial de ce royaume? Je ne crois guère non plus à l'influence prépondérante des »cardinaux espagnols« mentionnés par G. K. (seul Pedro Gomez pourrait être en cause car Alborno n'obtint le chapeau que lorsque le palais était déjà construit); peut-être faudrait-il chercher du côté d'autres personnages ayant exercé une mission ou légation dans la péninsule ibérique? Du côté des architectes ou assimilés, rien de positif non plus: la langue des comptes du fustier Arnaud Escudier que G. K. dit écrits en espagnol me semble bien être du provençal et Jean de Louvres – que G. K. qui l'appelle parfois encore Jean de Loubières et présente comme un »provençal du diocèse de Paris« (!) – bien occupé à Avignon, ne semble pas avoir beaucoup d'attaches avec les régions méditerranéennes, et s'il y a de nombreux ouvriers languedociens, on ne peut les qualifier d'espagnols; quant aux Sarrasins mentionnés sous Benoit XII, ils étaient d'après les comptes, occupés à des travaux de terrassement.

Il est certain que l'on assiste à un repliement du palais pontifical sur lui-même, expliqué d'ailleurs peut-être en partie par sa situation topographique à l'extrémité de la ville et hors des artères de circulation; en dehors de quelques mentions se rapportant aux livrées cardinales la ville d'Avignon est la grande absente de cet ouvrage; les papes ont pourtant quelques rapports avec l'extérieur, notamment avec la cathédrale Notre-Dame des Doms où ils célébraient ou prêchaient parfois (sermon sur la vision béatifique prononcé par Jean XXII), où se déroulaient en partie leurs cortèges funèbres et où ils pouvaient se rendre commodément

grâce à la porte Notre-Dame du palais, où ils ne manquaient pas d'aller prier lorsqu'ils étaient sur le point de partir pour Pont-de-Sorgues ou Villeneuve. Urbain V quitta même le palais quelques semaines, vraisemblablement à l'occasion de travaux, pour aller habiter non loin de là chez son frère qui était l'évêque d'Avignon. Nous manquons il est vrai de renseignements sur les contacts que les habitants d'Avignon pouvaient avoir avec les souverains pontifes en dehors des cérémonies telles que la Chandeleur ou les Rameaux, sans omettre bien sûr les couronnements qui avaient lieu dans la loggia donnant sur la cour, devant le portail de la grande chapelle tandis que la foule était canalisée dans la cour au moyen de barrières; certes Benoît XII avait accordé une indulgence aux visiteurs de la chapelle qu'il avait fait construire mais par la suite le palais apparaît assez fermé (gardes, nombreuses portes dont il était facile d'interdire l'accès), même si des voleurs y commettent parfois des larcins.

Un nombre important de gens travaillait au palais, voire même y habitait; fonctionnaires, personnel domestique, service de garde et d'honneur, famille du pape, soit un nombre de personnes variant approximativement entre 300 et 500; une partie d'entre eux y bénéficiait d'un hébergement mais certains avaient cependant simultanément une autre habitation en ville, surtout s'ils étaient des laïcs pourvus de famille. Bien entendu les membres de la famille du pape, ecclésiastiques ou laïques, occupaient une place privilégiée. Quant aux »dames de la cour« – à propos desquelles une phrase malheureuse de l'auteur pourrait laisser entendre qu'il y avait là des »filles de papes« – si elles étaient comblées de largesses (fourrures, vêtements, prise en charge de leur vie matérielle) il ne faut pas en conclure qu'elles paraissent fréquemment au palais: si le cérémonial les excluait de la table pontificale, à plus forte raison n'y résidaient-elles pas.

Une des idées les plus intéressantes de l'A. est la répartition du palais en domaine public et domaine privé séparés par des secteurs intermédiaires; la séparation semble en effet s'accroître surtout après le déménagement du camérier et du trésorier qui quittent l'aile est pour l'aile ouest tandis que leurs chambres sont récupérées pour y loger la garde constituée par les *scutiferi* du pape. Il faut cependant remarquer qu'est occultée en grande partie dans cette belle vision d'un palais très organisé hiérarchiquement toute la partie du palais touchant à l'utilitaire et concernant la vie matérielle qui occupait pourtant une partie notable des bâtiments. Et dans quelle catégorie faut-il placer les logements dévolus aux habitants du palais (parents du pape ou familiers particulièrement proches); à partir du pontificat d'Innocent VI certains sont décrits comme de véritables appartements – ils portent parfois la dénomination d'»hospitium« – comprenant plusieurs pièces (chambre, *studium*, chapelle, etc.) et hébergeant également des serviteurs de ces personnages? Il faut à vrai dire souligner le caractère assez mouvant de ces habitations réalisées au moyen de cloisons de bois et de plâtre (méjeans) et l'on a l'impression d'un remodelage incessant. Il serait intéressant de préciser la situation topographique de ces logements – ce qui ne sera pas toujours aisé – et leur proximité ou éloignement de l'appartement pontifical. De même les comptes – principalement ceux du temps d'Urbain V – sont susceptibles d'apporter des compléments sur les cheminements pour se rendre d'un endroit à un autre et les personnes qui les empruntaient, ceci à travers des détails très prosaïques concernant des portes que l'on perce ou que l'on mure, des dépenses de serrures qui indiquent également parfois qui dispose de la clé de telle pièce. Peut-être aussi faire une place aux événements fortuits (incendies, arrivée de la guerre qui accentue le caractère de forteresse du palais notamment par l'installation de machines de guerre sur les terrasses) qui a pu infléchir la répartition de l'espace.

Mais ceci supposerait un recours aux documents que G. K. a certes largement utilisés mais toujours d'après les »morceaux choisis« publiés par Ehrle, R. André-Michel et Schäfer or des détails apparemment insignifiants mis bout à bout apportent parfois des éclaircissements appréciables. Il serait hautement souhaitable de donner – pourquoi pas? – une édition intégrale des comptes de dépenses d'après les Grands Livres, par pontificats ou par chapitres, entreprise longue et fastidieuse mais finalement bénéfique; grâce à elle pourraient

être dressées des listes complètes des visiteurs et hôtes permanents du palais, voire du personnel administratif et domestique dont l'évolution n'a pas été précisée de façon définitive et l'on pourrait compléter la vision quelque peu hiératique donnée par le cérémonial et l'architecture en y mêlant des éléments de la vie quotidienne qui n'a pas été encore suffisamment étudiée. Ainsi s'acheminerait-on vers une «histoire totale» du palais dont la prochaine exposition qui va être organisée par Dominique Vingtain en juin 2002 nous donnera sans doute un avant-goût.

Anne-Marie HAYEZ, Avignon

E. Igor MINEO, *Nobilità di stato. Famiglie e identità aristocratiche nel tardo medioevo. La Sicilia*, Rome (Donzelli editore) 2001, XXI-346 p. (Saggi. Storia e scienze sociali).

Igor Mineo propose avec cette synthèse brillante, issue de sa thèse de doctorat restée jusqu'alors inédite, une lecture articulée de la formation en Sicile d'une noblesse trop souvent conçue comme immuable (le «baronage» de l'époque moderne plongeant ses racines, selon une idée encore largement répandue, dans un terreau médiéval rarement analysé en détails). C'est ce terreau précisément qui est au centre de ce livre. Pour ce faire, Igor Mineo bouleverse la chronologie établie et suggère que l'époque normande (mi-XI^e siècle-fin XII^e siècle) doit être lue non seulement comme un moment de rupture (elle sert souvent seulement de cadre à l'étude d'une des variantes de la féodalité européenne) mais aussi comme une période pour laquelle on peut mettre en évidence des continuités avec les époques précédentes. À l'autre extrémité chronologique de son enquête – le XV^e siècle – Igor Mineo montre que certains traits considérés comme caractéristiques de la noblesse d'ancien régime (essentiellement les pratiques successorales et matrimoniales qui privilégient la transmission patrilinéaire des biens et du patrimoine symbolique des lignages, mais aussi l'institutionnalisation des privilèges ou l'intégration de la chevalerie dans la noblesse) s'affirment en réalité tardivement en Sicile à la fin du XIV^e siècle.

Dans le sillage des études consacrées à l'anthropologie de la parenté, c'est toutefois l'étude des règles et des pratiques qui régissent le droit successoral et matrimonial dans l'île (à travers les testaments, les contrats matrimoniaux et les textes des coutumes urbaines essentiellement) qui constitue la clé de l'analyse menée ici et exposée de manière claire en introduction. Ces règles ne privilégient pas au sein des élites siciliennes (expression que l'auteur préfère au terme noblesse) la ligne agnatique de manière rigoureuse avant une période basse. Ce choix entre en conflit avec le droit féodal ou *jus Francorum*, freine la constitution de lignages puissants et surtout durables, et s'oppose donc à la hiérarchisation des élites. Avant cette date, le *mos latinorum* (ou communion des biens) et le *mos grecorum*, que reflètent les *consuetudines* urbaines et qui maintient une séparation entre le patrimoine du mari et la dot de l'épouse, sont les plus répandus et le second a tendance, semble-t-il, à se développer au cours du XIV^e siècle. L'approche retenue par Igor Mineo n'est donc pas strictement juridique et vise à mettre en évidence les stratégies familiales qui émergent à la lecture d'une documentation hétérogène et lacunaire mais qui n'en demeure pas moins significative. L'approche est ici chronologique et suit l'émergence et la consolidation dans la documentation de ces règles (chapitres II, IV et VI).

Si les chapitres qui concernent les XIV^e-XV^e siècles (IV-VII), les plus systématiques, emportent l'adhésion et montrent clairement les spécificités siciliennes en matière successorale et matrimoniale, leur articulation avec les différentes questions abordées de manière plus rapide (assise seigneuriale, institutionnalisation des privilèges, rôle joué par les grandes familles dans les institutions centrales et locales) dans les chapitres V et VII essentiellement, manque parfois de clarté et peut-être eût-il mieux valu se concentrer seulement sur une partie d'entre eux. Un autre aspect qui aurait mérité d'être approfondi, d'autant que l'auteur en